

ophile très peu inclinée. Cet astronome soutient cette thèse dans un mémoire de la plus haute importance, et que l'on ne pourra bien juger que le premier janvier 1847, quand on aura vu la nouvelle planète, à laquelle il restera à donner un nom. (*J. de Honfleur*.)

— Un triste accident est arrivé mercredi dans l'établissement de M. Farcoz, fondeur en fer, rue Moreau, 1. Les ouvriers s'occupaient à couler une forte pièce de fonte. Au dessus d'un feu ardent se balançait, suspendue par des chaînes, une énorme chaudière contenant près de 4,000 kilogrammes de fonte en ébullition : les ouvriers, scélévants la chaudière, se disposaient à verser dans le moule la matière en fusion ; mais un faux mouvement ayant été imprimé, cette lave brûlante se répandit sur quatre ouvriers, qui furent inondés par une pluie de feu. Ces malheureux ont été transportés à l'hôpital Saint-Antoine ; leur état est des plus alarmans. *Univers.*

— Dimanche, vers deux heures de l'après midi, un accident affreux est arrivé sur la Seine aux environs du Pont au Change. Un canot monté par huit jeunes gens heurta avec tant de violence, en passant, une des arches du pont, qu'il perdit son équilibre et fut aussitôt entraîné avec rapidité par le courant, et vint chavirer contre un grand bateau de blanchisserie qui se trouve de l'autre côté du pont. Cinq des jeunes gens purent heureusement s'accrocher au bateau de blanchisserie, mais les trois autres disparurent, entièrement recouverts par le canot. Aux cris des blanchisseuses et des personnes qui traversaient le pont, nombre de nageurs se précipitèrent aussitôt à l'eau avec un zèle digne d'éloges, et dirigèrent leurs recherches du côté où venait de disparaître à fleur d'eau le canot chaviré, traînant avec lui le chapeau d'une des malheureuses victimes. Le seul qu'on n'a pu arracher à la mort est M. Sixdeniers, graveur distingué. M. Sixdeniers avait 48 ans. *Univers.*

ALGÈRE.

— Si les résultats obtenus en Afrique sont peu nombreux, en revanche, les rapports abondent. Le *Messenger* en publie encore trois ce soir. Le premier, qui est du gouverneur-général, constate que les provinces d'Alger et d'Oran sont dans un état très satisfaisant. Il dit aussi que le 1^{er} juin Abd-el-Kader était à Assela, se dirigeant vers l'Ouest sur Sefisifa, frontière du désert marocain, où le plaçaient les nouvelles du 10. Les deux autres rapportent la soumission de plusieurs tribus.

DISCOURS HISTORIQUE ET STATISTIQUE

SUR LES RACES SAUVAGES.

Suite.

Le sauvage est d'ordinaire intelligent : son imagination est vive, sa mémoire admirable. Son jugement est correct, et il se dirige à une fin par des moyens surs. Il sait commander à ses passions ; et comme le Spartiate, il croit au déshonneur de paraître avoir faim. Il n'est pas caressant et ne fait guère de démonstrations d'amitié ; cependant il est humain et polifil offre aux étrangers et aux malheureux une hospitalité capable de faire honte à ceux qui se nomment civilisés. Dans le cours de son voyage, Vénizano, rangeant la côte à vue, fut obligé d'armer sa chaloupe pour faire de l'eau ; mais les vagues étaient dans une telle fureur, qu'elle ne put jamais prendre terre. Cependant les Indiens, dont le rivage était couvert, invitaient par toutes sortes de démonstrations les français à s'approcher. Un jeune matelot bon nageur, se hasarda enfin à se jeter à l'eau, après s'être chargé de quelques présents qu'il devait leur offrir. Il n'était plus éloigné de terre que d'une portée de mousquet et il n'avait d'eau que jusqu'à la ceinture, lorsque perdant la tête, il se mit à jeter aux sauvages tout ce qu'il avait, et tâcha de regagner la chaloupe ; mais dans cet instant même, une vague venant du large, le jeta sur la côte avec tant de violence, qu'il resta étendu comme mort sur le sable. Sans force, sans connaissance, il était en danger de périr, quand les sauvages accoururent à son secours et le mirent hors de la portée des vagues. Il resta quelque temps évanoui entre leurs bras, reprit ensuite connaissance, et, saisi de frayeur, il jeta de grands cris, auxquels ils répondaient par des hurlemens destinés à le rassurer, mais qui ne firent qu'augmenter son effroi. Cependant on le fit asscoir au pied d'une colline, on lui tourna le visage du côté du soleil, on le mit tout nu, et on alluma un grand feu auprès. Il crut que l'on allait l'imoler au soleil : l'équipage, toujours repoussé par les vagues, le croyait aussi, et, dans l'impossibilité d'approcher, on ne pouvait que plaindre son sort. Mais au lieu de lui faire aucun mal on séchait ses habits au feu, et on ne l'approchait lui-même du bûcher, qu'autant qu'il le fallait pour le réchauffer. Il se rassura alors, répondit aux caresses des sauvages, et réussit à se faire comprendre par signes. On lui rendit bientôt ses habits, on le fit manger, on le tint longtems et étroitement embrassé, avant le départ ; puis on s'éloigna un peu pour lui laisser plus de liberté. Il se jeta à la mer, et lorsque les sauvages le virent nager, ils montèrent sur une éminence d'où ils ne cessèrent de le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il eut atteint le vaisseau. Donnacona reçut aussi cordialement Jacques Cartier en 1535, et lorsqu'en 1609, les anglais parurent en Virginie, Paspiha leur offrit des rafraichissemens. J'aurais désiré citer ici plusieurs traits qui font honneur à ces deux Sachems. Miantonimo, Anadabijou, Pontiac, Tecumseh me fourniraient aussi de bien belles choses ; mais je veux abrégier, et l'on trouve, au reste, tout cela dans le manuscrit dont ce discours fait partie. Cette généreuse bonté, dit M. Dainville, fait honte à l'avare égoïsme de nos nations civilisées et dit plus en faveur du cœur humain que vingt traités philosophiques sur la vertu. Ces enfans de la nature croyaient ils se donner des fers en ac-

cueillant ainsi les européens ? Les blancs veulent régner en maîtres partout où ils mettent le pied. leur premier soin est d'exterminer cette race hospitalière qui se laisse tromper par son bon cœur. On arrive à cette fin par de prétendues alliances. Ainsi, sous le gouvernement de M. de Courcelles, on tint un grand congrès où tous les sauvages du nord furent invités. M. de Lussan, subdélégué de l'intendant, eut ordre de s'y trouver, et de prendre solennellement possession de tous les pays que ces peuples habitaient. L'affaire commença par un discours dans lequel on persuada aux tribus réunies, que le plus grand bien qui pût leur arriver était de mériter la protection du monarque des Français. M. de Lussan demanda si l'on consentait à ce qui venait d'être proposé ; et les sauvages (remarquez ici leur simplicité) répondirent par des cris de : vive le grand Sagamo des Français. Alors le commissaire fit creuser un grand trou en terre et planter un large poteau de cèdre auquel on attachait les armes de France ; M. de Lussan finit par déclarer qu'il ne voulait tous ces pays en la main du roi, et les sauvages protestèrent qu'ils ne voulaient point d'autre chef que le grand Ononthis des Français. On leur fit des promesses et des caresses, on chanta le *Té Deum*, et le tout se termina par un festin. Cette étrange manière de se constituer le souverain des peuples situés sur un autre hémisphère ; ce soin généreux d'en faire ses serviteurs et ses vassaux sous prétexte de les protéger, rappellent les vers du fameux Churchill, le Juvénal de l'Angleterre : " La tempête jette sur quelque rive sauvage le pirate vagabond ; il aborde, plante un poteau sur un rocher, y grave le nom du roi son maître ; et voilà tout un peuple enchaîné sans autre forme de procès. La charte que la nature a donné à l'homme, cette charte éternelle de liberté, est déchirée, tout le pays est esclave, tous ses habitans appartiennent à l'homme qui'ils n'ont jamais eu."

Le sauvage est éloquent. L'éloquence dans le conseil, la bravoure à la guerre, voilà ce qui donne de la réputation à un indien. Il y a chez lui une éloquence naturelle, forte, mâle et figurée qui s'élève souvent aux plus grands effets oratoires. Dans tout les tems, il paraît que les enfans du désert ont eu la parole plus énergique que les hommes des villes, et Strabon nous apprend, que l'éloquence naturelle des barbares l'emportait de beaucoup sur le savoir et l'élégance des orateurs d'Athènes. Si nous devons prouver de suite la vérité de notre avancé, prodiguons au lecteur des fleurs d'éloquence sauvage que nous osons bien mettre à côté des plus beaux morceaux de Cicéron et de Démosthènes, comme l'a déjà fait avant nous l'illustre Président Jefferson. Quel orateur parla jamais avec une énergie aussi touchante que ce Sachem que l'on voulait éloigner de sa patrie ? " Amis, dit-il, à ses compatriotes, voilà la terre où nous sommes nés ; là sont ensevelis nos ancêtres. Disons nous à leurs ossemens, levez vous et venez avec nous dans une terre étrangère ?" Quelques fois les chefs ou les vieillards, s'arrêtant au bord d'un précipice ; au milieu d'un bois, sur un rocher, racontent debout, à ceux qui les entourent, les événemens mémorables qui se sont passés dans ces lieux. Ils disent : c'est là que tel héros est tombé, ici telle tribu fut détruite ; et l'histoire se perpétue ainsi toujours vivante et animée. La poésie et l'éloquence se confondent. On ne dit pas qu'il y ait une rime ou aucune des règles qui constituent chez nous la poésie ; mais elle se trouve dans les expressions et dans les choses. Voici un de leurs hymnes guerriers : " Lieux auxquels le soleil prête sa lumière, et la nuit sa torche nocturne ; lieux où l'herbe croît, où l'eau coule, où le torrent bondit ; vous tous, lieux de la terre, apprenez que nous marchons aux combats et aux dangers. Nous sommes des guerriers qui allons trouver nos ennemis, timides femmes, qui fuiront devant nos coups. Oui, comme une femme craintive recule et tressaille à la vue du serpent, dont la crête se redresse et dont l'œil étincelle sous la fougère, ainsi notre pâle ennemi, à la seule approche de nos pas guerriers, fuira saisi de crainte ; plus vite que la biche, et plus lâche qu'elle, il fuira dans les bois, tremblant au bruit de la feuille qui tombe. De retour dans son village, la honte et le mépris l'accableront. Ou bien puisse-t-il, au milieu des neiges d'hiver, quand les bois nus et stériles refusent à la faim jusqu'à leur écorce gélée ; puisse-t-il s'asscoir triste et désolé, loin de son pays, loin de ces amis. Nos massues resteront dans son pays, noble trophée de notre courage. Cent chevelures peintes de diverses couleurs orneront nos cabanes, cent prisonniers seront attachés au poteau. . . Mais nous partons et qui de nous reviendra ? Faibles enfans, tendres épouses, adieu ! Pour vous et pour vous seules nous aimons la vie. Cessez de pleurer ainsi ; le combat nous appelle et peut être, peut être nous reverrons nous bientôt. Vous, braves amis, songez à nous venger, si nous succombons. Apaisez le cri terrible de notre sang répandu. En levant sur nos meurtriers vos terribles tomahawks, inondez de leur sang les bois témoins de leurs succès, afin qu'ils ne puissent dire c'est là qu'ils sont tombés." Un prisonnier à mort s'exprimera ainsi : " Venez tous et repaissez vous de ma chair. Avec elle vous dévorerez vos aïeux, vos pères, vos frères, vos fils, qui ont servi de nourriture à mon corps. Ces muscles, ces veines, insensés ! ce sont les vôtres. Ne reconnaîsez vous pas que ce sang est imprégné du sang de vos ancêtres ? savourez le ce sang que vous versez à plaisir ; savourez le bien et retrouvez y le goût de votre chair." " Invention qui ne sent nullement la barbarie," prétend le vieux Montaigne. On voit par ces deux chants que la première passion du sauvage, c'est la guerre. On trouve encore chez lui un grand amour de sa Nation, une pente naturelle qui lui fait rechercher la gloire, beaucoup de grandeur d'âme, un mépris de la mort né avec lui, et que fortifie son éducation ; mais aussi une légèreté excessive qui l'entraîne souvent aux plus grands crimes, malheureusement trop souvent provoqués ;

A continuer.